

Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
Périodicité : **Mensuelle**
Audience : **N.C.**
Sujet du média : **Culture/Arts littérature et culture générale**



Edition : **Fevrier 2022 P.8-9**
Journalistes : **Philippe Savary**
Nombre de mots : **1864**

p. 1/2

ÉDITION

Une maison pour elles

JULIETTE PONCE A FONDÉ LES ÉDITIONS DALVA (ROMANS, RÉCITS, ESSAIS), CONSACRÉES UNIQUEMENT AUX AUTRICES. POUR LEUR DONNER AUSSI D'AVANTAGE DE LIBERTÉ.

Après l'université (études de philosophie et d'ethnologie), l'édition. Juliette Ponce a une solide expérience en littérature étrangère. Elle s'est occupée de la collection « Denoël & d'ailleurs », puis a dirigé le domaine étranger de Buchet-Chastel pendant huit ans, de 2012 à 2020. En mai dernier, elle lance sa propre structure, Dalva, abritée par le groupe Bourgois (qui comprend notamment Christian Bourgois éditeur, Matin calme et Globe). Retour sur une aventure naissante et émancipatrice.

Dans *L'Oiseau rare*, le très beau roman de la Mexicaine Guadalupe Nettel que vous faites paraître, sur ce que signifie d'être mère, la narratrice dit avec ironie : « Les femmes voient toujours la vie en rose ». Est-ce contre ça que s'est créée Dalva ?

Je ne dirais pas que la maison Dalva s'est créée contre quoi que ce soit. Je me plais plutôt à penser que Dalva s'est créée « pour » ! Pour que davantage de voix de femmes soient entendues, pour que ce qu'on donne à lire des femmes soit plus divers, moins stéréotypé. En ce sens, oui, je rejoins l'ironie de Guadalupe Nettel : cessons d'associer ce que les femmes ont à dire à la mièvrerie, à une douceur forcée, à un optimisme béat.

Qu'est-ce qui vous a marquée le plus chez Dalva, l'inoubliable héroïne de Jim Harrison ?

Dalva, pour moi, a été un choc de lecture à l'adolescence, et elle a continué à incarner jusqu'à aujourd'hui des thématiques que j'ai à cœur de faire vivre dans le catalogue de la maison : un lien au vivant, une manière d'intégrer le paysage et le monde sauvage à la fiction, de creuser la question de l'altérité. J'ai suivi des études d'ethnologie avant de devenir éditrice, et la manière dont la littérature embrasse les grandes questions anthropologiques m'intéresse. Il y a de ça dans Dalva.

Quel constat faites-vous aujourd'hui de la place des autrices dans la production éditoriale en France ?

Je suis convaincue que les choses évoluent, mais les derniers chiffres que nous avons pu consulter restent implacables. Tous genres confondus, 65 % d'hommes sont publiés pour 35 % de femmes, et les grands prix littéraires institutionnels leur ont été largement moins attribués sur les vingt dernières années, même en incluant les années post #MeToo qui ont pourtant auguré de vrais changements. Par ailleurs, si l'on creuse un peu, on ne peut que constater que les femmes publiées sont sans cesse ramenées aux mêmes thématiques éditoriales. Comme s'il y avait des domaines féminins *per se*. Les femmes sont surreprésentées en romance, dans le livre pratique et naturellement sur les tables de librairie traitant du féminisme et de la question du droit des femmes. Aujourd'hui, il y a une très forte tendance à mettre ces titres étiquetés « féministes » en avant pour les maisons – qu'il s'agisse d'essais, de documents, de témoignages ou de fictions. En soi cela

me semble une excellente chose, je pense même que c'est cette vague de publications qui a permis à une maison comme Dalva de voir le jour et de trouver sa place. Mais je crois aussi que l'égalité est fondamentale, et que tant que les femmes seront cantonnées à quelques domaines et mises dans des cases, nous ne serons ni totalement libres ni traitées sur un pied d'égalité.

Le propos de Dalva est de parier qu'on peut faire encore plus, aspirer à une véritable égalité, et proposer aux femmes, dans une démarche de discrimination positive entièrement assumée, un catalogue où elles puissent publier des écrits sur absolument tout ce qui travaille la littérature et les débats d'idées contemporains.

Vos autrices s'emparent en effet de sujets contemporains : la place du nucléaire au Japon (Erika Kobayashi), notre rapport au vivant (Erin Hurtle), la tyrannie des écrans (Jenny Odell)... Que disent-elles, selon vous, autrement ?

C'est une question qui m'a beaucoup travaillée au moment de créer Dalva. Je crois à l'universalité de la littérature, les démarches essentialistes et l'idée d'une écriture « féminine » me sont étrangères, et pourtant je suis convaincue que ne publier que des femmes a un sens. Je crois que la différence fondamentale de leurs voix, de leurs propos, c'est qu'ils émergent d'un espace qui n'est pas celui du pouvoir : leur regard est oblique, il est un pas de côté, il est neuf.

Je raconte souvent cette anecdote concernant Erin Hurtle, l'autrice de *L'Octopus et moi* : elle explique que la nécessité d'écrire ce livre remonte pour elle à l'adolescence. Elle a grandi au bord de la mer, en Australie. C'est une surfeuse et nageuse passionnée. Adolescente, elle a été très malade et alitée pour de longs mois. Pour tenter d'apaiser son chagrin ses parents lui ont offert de grands textes sur la mer : récits de marins, romans de pirate, etc. Elle raconte qu'elle les a dévorés mais n'a pas du tout retrouvé son rapport à la mer et aux êtres vivants qui l'habitent dans ces textes souvent conquérants et très anthropocentriques. Elle a fini par écrire un merveilleux texte de nature writing sur la mer, *L'Octopus et moi*, un texte où elle se glisse dans la peau d'animaux marins, et où la femme au centre du roman se réconcilie avec le monde en apprivoisant l'élément marin. Un joli pas de côté...

« Les voix des femmes émergent d'un espace qui n'est pas celui du pouvoir », dites-vous...

Il n'aura échappé à personne – ou presque – que l'ensemble de nos sociétés contemporaines est encore tristement régi par des dynamiques de pouvoir et de domination d'ordre patriarcales. Les femmes n'ont pas le pouvoir, elles ont appris à penser et à créer depuis un espace qui serait comme un angle mort – combien d'autrices ont nourri notre parcours scolaire et façonné les lecteurs et lectrices que nous sommes ? bien peu ! – un espace peu valorisé, auquel on nie sa légitimité. J'en veux pour preuve le nombre de femmes contraintes à emprunter un nom d'homme pour être publiées !



Mais selon moi, ce lieu-là est justement un lieu privilégié de la création. Ce lieu caché d'où peut surgir une parole libre, Marguerite Duras l'a d'ailleurs merveilleusement évoqué dans un très bel entretien sur les femmes et la forêt, un document qu'on trouve aisément sur l'INA.

Il y a aussi un très beau livre d'Alice Zeniter sur la question, *Je suis une fille sans histoire*, où elle interroge sa place d'autrice dans une tradition du récit qui offre une parole légitime et puissante aux hommes, mais pas aux femmes.

Se réapproprier ce droit au récit fait partie d'un processus d'émancipation plus général, bien sûr, mais il ouvre également de passionnantes perspectives en matière de création.

Quelle place accordez-vous à *L'Étrangère* d'Olga Merino, un roman plutôt àpre ?

Il incarne un pan de notre catalogue qui privilégie des héroïnes affranchies des clichés qu'on voudrait assigner aux femmes : Angie est une quinquagénaire, fougueuse, têtue, peu soucieuse de son confort. Elle se meut dans une atmosphère de western contemporain, c'est une aventurière. Je crois que ces modèles fictionnels sont très émancipateurs.

Mais au-delà de son héroïne, c'est l'autrice et son propos qui m'ont donné envie de défendre ce texte. Olga Merino est une autrice et journaliste qui scrute les mutations du monde et les met en mots – elle était reporter en URSS au moment de la chute de l'empire soviétique par exemple. Dans *L'Étrangère*, elle s'empare d'un genre très masculin, le western, pour livrer un texte extrêmement fin sur le déclin du monde rural en Espagne, sur la possibilité de résister aux injonctions d'une économie mondialisée, et sur la difficulté à vivre en tant que femme dans ces recoins de terres isolées.

Par votre parcours, vous vous intéressez davantage à la littérature étrangère. Pourquoi ouvrir votre catalogue à la littérature française ?

La devise Dalva est « les femmes écrivent le monde », il m'était difficile d'imaginer que ce monde fasse abstraction de la littérature de langue française. C'est Mina Namous qui vient d'ouvrir le bal en janvier avec son très délicat *Amour, extérieur nuit*, une histoire d'amour dans l'Alger des années 2010. Elle a une voix si juste, c'est ce qui m'a plu chez elle.

La quête de l'autre, le désir d'une meilleure compréhension de l'autre, innervent certains de vos livres... Y a-t-il chez vous le rêve d'une communauté plus épanouie ?

Oui, complètement. Je crois à l'opposition et à la colère bien sûr, que je trouve légitimes dans bien des cas, et souscris entièrement à ce qui nourrit les différents courants du féminisme militant aujourd'hui, mais j'aspire aussi à un monde où la guerre des sexes serait caduque. Pour cela, il me semble essentiel d'aller les uns les unes vers les autres. Se lire mutuellement, ce serait déjà un grand pas !

Les textes de Dalva mettent tous ou presque en scène des êtres humains, et plus largement des êtres vivants, qui sont en quête, qui doutent, et qui dans l'ensemble se révèlent assez peu donneurs de leçons. Ces femmes, ces hommes, et même ces animaux, questionnent la possibilité de créer des liens, d'aller vers l'autre et de se trouver en lui : c'est le cas dans le texte de Guadalupe Netel, *L'Oiseau rare*, aussi dans la plupart des textes de la maison.



Oliver Roler

CARTE D'IDENTITÉ

Éditions Dalva 116, rue du Bac 75007 Paris

Création en 2021

8 titres au catalogue, tirage moyen : 4000 ex

Meilleures ventes : *L'Octopus et moi* d'Erin Hurtle (5000 ex)

et *Atmosphère* de Jenny Offill (3500 ex)

Chiffre d'affaires : 360 000 €, diff.-distr. : CDE/Sodis

Si je ne partage pas l'idée qu'il faille assigner une fonction à la littérature, je crois tout de même qu'elle nous invite à quelque chose : j'aimerais qu'on pense en lisant notre catalogue que la littérature de Dalva invite à aller vers l'autre, inconditionnellement.

Dalva publie des romans et des livres de non-fiction. Pourquoi on y lire des textes féministes plus militants ?

Bien sûr, je ne m'interdis rien ! Le principe de départ de Dalva, qui ne publie que des femmes pour rendre enfin leurs écrits plus visibles, est un principe féministe. Selon moi tous les textes de Dalva ont une dimension féministe, mais deux textes de non-fiction cette année entreront plus strictement dans cette catégorie. En juin d'abord, nous aurons le plaisir de publier *Pussypedia : un guide inclusif de la chatte*, de Zoe Mendelson et Maria Conejo, une sorte de *Notre corps, nous-mêmes* 2.0, puis en octobre *Le Patriarcat des objets*, une enquête passionnante sur la manière dont tous les objets manufacturés de notre quotidien – et jusqu'aux médicaments – sont brevetés et testés aux normes masculines.

À quoi êtes-vous la plus attentive à la lecture d'un texte ?

Je suis en tout premier lieu sensible à la musique d'un texte et à son univers. J'ai besoin de l'entendre, besoin que sa mélodie me plaise ou que ces dissonances m'interpellent. C'est le point de départ. Du coup, je suis assez hermétique aux textes très didactiques en littérature... et assez indifférente à l'intrigue, j'avoue !

Propos recueillis par Philippe Savary

Plus féminine du cerveau que du capiton **Causette**



© Michael Amrouche

Rencontre avec Juliette Ponce, fondatrice de Dalva, maison d'édition qui ne publie que des autrices

Par Sarah Coulet 4 mai 2021 – Parution web

En lançant Dalva, maison d'édition qui ne publiera que des autrices, Juliette Ponce souhaite donner la place aux femmes, encore sous représentées dans le monde de la littérature. À lire dès le 6 mai : *L'Octopus et moi* d'Erin Hurtle et *Trinity, Trinity, Trinity* d'Erika Kobayashi.

Causette : Pourquoi avoir créé une maison d'édition pour autrices ?

Juliette Ponce : Ces dernières années, j'ai publié des ouvrages écrits par des femmes avec des voix assez fortes. J'ai constaté que ces livres très importants pour moi étaient aussi accueillis de façon hyper chaleureuse quand on allait en librairies ou en festivals. Il y avait une vraie envie du public. J'ai commencé à me renseigner et les chiffres sont venus confirmer ce que je pensais : les femmes sont beaucoup moins publiées, le ratio est de l'ordre de 65% de livres écrits par des hommes pour seulement 35% d'autrices. Même sur la scène littéraire, elles sont beaucoup moins considérées. On arrive péniblement à 25 % de récompenses. C'est comme ça qu'est née l'idée de Dalva : porter des voix de femmes, avec des récits qui mettent en scène des thématiques sur lesquelles on les attend moins, comme les sciences. Et puis je voulais une maison qui soit à taille humaine, afin de pouvoir suivre le projet du moment où je craque sur un manuscrit, jusqu'à bien après, sa commercialisation.

Pourquoi ce nom, Dalva ?

J.P. : C'est une référence à l'héroïne du livre éponyme de Jim Harrison, un très beau personnage qui s'appelle Dalva. Je trouvais que ça faisait un petit clin d'œil ironique, puisque c'est écrit par un homme. C'est un personnage qui m'a beaucoup porté à l'adolescence. Dalva est une femme libre qui s'installe seule dans le ranch familial. Elle se réapproprie l'espace et sa vie, son histoire. J'aime me dire que les autrices de ma maison d'édition, c'est un peu toutes des Dalva : des femmes puissantes, libres, sensuelles, en contact avec la nature environnante. Si la Dalva de fiction écrivait un livre, j'adorerais le publier !

Quel genre de livres pourra- t- on lire ?

J.P. : En tant que lectrice, je suis portée vers des textes d'émancipation. Je ne suis pas quelqu'un de pessimiste, donc j'adore les histoires qui vont de l'avant, qui ont un vrai élan. J'aimerais mettre à l'honneur ce regard féminin sur le monde, mais je ne sais pas si j'irai vers des textes ouvertement militants. Je souhaite vraiment mettre en avant toutes ces histoires, ces voix de femmes qu'on met de côté, comme si leur regard était moins intéressant. La devise de Dalva c'est « Les femmes écrivent le monde ». D'ailleurs, les autrices viennent un peu du monde entier. Les deux premiers livres qui sont publiés en mai sont d'une Australienne, Erin Hurtle qui nous parle dans son premier roman *L'Octopus et moi* des échos de la vie sauvage sur nos vies humaines. Et dans le même temps, la Japonaise Erika Kobayashi avec *Trinity, Trinity, Trinity* qui explore les mutations de notre société à travers trois générations de femmes. Dès janvier 2022, il y aura une Française.

Est- ce que cela a été difficile de fonder une maison d'édition réservée aux autrices ?

J.P. : Est- ce que j'ai eu droit à des remarques sceptiques ? Oui, quelques-unes, généralement venant d'hommes d'un certain âge, qui trouvent que c'est atrocement sexiste d'exclure les hommes. Or, moi, ma vie de lectrice a été forgée par des lectures d'auteurs hommes. Alors je ne vois pas pourquoi dix livres par an qui sont publiés spécifiquement parce qu'ils sont écrits par des femmes, justement pour rétablir une certaine injustice, ça suscite le débat. C'est un peu triste, mais ces remarques ont été ultra minoritaires. Pour être honnête, j'ai surtout ressenti un grand enthousiasme autour de cette idée. Je pense que ça aurait été encore différent si j'avais fondé une maison à visée militante, parce que je crois qu'en France, on n'est pas très à l'aise avec cette idée de séparer, de mettre en avant un genre, une communauté. Je m'attendais à entendre plus de critiques. Après on verra, peut-être qu'une fois que les livres sortiront, de fervents opposants sortiront aussi !

Juliette Ponce lance Dalva



PHOTO MICHAEL AMROUCHE

Par [Isabel Contreras](#)

Juliette Ponce lance en mai sa propre maison d'édition, baptisée Dalva. Celle qui s'occupa entre 2012 et fin 2020 du domaine étranger de Buchet/Chastel s'aventure dans une nouvelle étape en solitaire à Paris.

"J'ai eu des envies d'éditer autrement, de créer une maison d'édition à taille humaine où l'on publie peu, soit dix titres par an", explique-t-elle à Livres Hebdo. Avec Dalva, elle décide de construire un catalogue composé de romans, d'essais et de récits signés exclusivement par des autrices. "Je suis convaincue qu'en France on pourrait mettre en lumière ce que les femmes ont à dire de manière plus joyeuse et positive", poursuit-elle.

La littérature étrangère d'abord

Dalva, dont le nom fait référence à l'héroïne du roman du titre éponyme de Jim Harrison, se positionne donc comme une maison "engagée". L'éditrice souhaite amplifier des voix et des destins de femmes autrices qu'elle considère comme des sources d'inspiration. *"J'ai une sensibilité particulière pour celles qui gardent un lien fort à la nature",* ajoute-t-elle.

Ainsi, l'Australienne **Erin Hurtle**, dont le premier roman *L'octopus et moi* (traduit par **Valentine Leys**) narre l'histoire de la rencontre entre une pieuvre cherchant à rejoindre l'océan Pacifique et une femme qui, à la suite de terribles épreuves, tente de savoir qui elle est vraiment. Le livre paraîtra en mai tout comme le roman de la Japonaise **Erika Kobayashi**, *Trinity, trinity, trinity*, traduit par **Mathilde Tamae-Buhon**.

Si Juliette Ponce démarre naturellement par de la littérature étrangère, elle cherche aussi à ouvrir son catalogue à des voix françaises. *"J'adorerais publier des autrices dans la lignée de Violaine Huisman, Nastassja Martin ou Florence Aubenas".*

Le boom du féminisme

La maison d'édition de Juliette Ponce s'inscrit dans un contexte où l'édition défend, de manière plus apparente et militante, la place des femmes dans le monde littéraire. Entre 2017 et 2020, la production de livres consacrés aux femmes en non-fiction a augmenté de 15 %, [selon nos données exclusives](#).

Les titres de la maison sont diffusés et distribués par CDE/Sodis. La presse est gérée par **Marie-Laure Walckenaer** tandis que les relations libraires reposent sur **Marie-Anne Lacoma**.

Culture & Savoirs



Marche féministe pour la Journée internationale des droits des femmes, le 8 mars 2020, à Paris. Mehdi Chebil/Hans Lucas

tifiques oubliées sont de plus en plus reconnues, mais je me suis dit qu'il y avait quelque chose à faire de ce côté-là. Quand je dirigeais le domaine étranger chez Buchet-Chastel, j'ai publié chaque année davantage de femmes. Ces voix me portaient, mais elles se diluaient dans une liste généraliste. En publiant des autrices comme Miriam Toews ou Viv Albertine, j'ai senti une réaction très enthousiaste du côté des lecteurs et lectrices, et j'ai eu envie d'affirmer plus clairement ces voix de femmes. Je n'ai pas un discours essentialiste sur la spécificité d'une écriture féminine, je constate qu'il existe une littérature universelle où les femmes n'ont pas assez de place.

« Le secteur n'est pas dépourvu de sexisme, mais les lignes bougent. »

Quels sujets, portés par des femmes, sont encore des angles morts de l'édition ?

JULIETTE PONCE La devise de Dalva est « Les femmes écrivent le monde ». Je voudrais accompagner les élans, l'idée d'accomplissement. Je pense aux femmes scientifiques, aux textes de « nature writing » écrits par des femmes qui sont présents dans la littérature anglo-saxonne et moins chez nous. Pareil pour l'idée d'aventure : elle n'est pas réservée aux cow-boys américains. L'an prochain, je publierai *Je suis une île*, le récit d'une jeune femme partie s'installer seule sur une petite île perdue au nord de l'Écosse. En octobre, nous aurons un western féminin qui se passe en Espagne. Le livre de Jenny Offill, qui sortira en août, parle du changement climatique. En fiction ou en non-fiction, je trouve important de donner à lire le regard féminin, la manière dont les femmes perçoivent le monde.

Avez-vous été confrontée au patriarcat dans l'édition ?

JULIETTE PONCE Il m'est arrivé de travailler dans des maisons où nous n'étions que des femmes, direction mise à part. Je n'en étais pas forcément consciente sur le moment. Je crois que ce sont des mécanismes qui nous échappent, mais qui ont des conséquences sur la production. D'où la nécessité de se poser cette contrainte de ne publier que des femmes, car on ne peut plus biaiser. L'édition n'est pas dépourvue de sexisme, mais les lignes bougent. Quand j'ai commencé, peu de maisons étaient dirigées par des femmes, à part Liana Levi, Joëlle Losfeld, Sabine Wespieser. Cela a changé. Je pense qu'il existe des barrières générationnelles. Aujourd'hui, les quelques réflexions dubitatives sur Dalva viennent principalement d'hommes d'un certain âge qui trouvent sexiste de ne publier que des femmes. C'est étrange comme remarque ! Je continue de lire des auteurs hommes, mais il est important d'affirmer qu'on peut tenir une maison d'édition, une ligne et un catalogue sur l'idée de rendre les femmes plus visibles. ●

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR SOPHIE JOUBERT

ÉDITION

Juliette Ponce : « Je veux donner à lire le regard féminin »

L'éditrice crée Dalva, une maison qui ne publie que des textes de femmes et dont les premiers titres paraîtront en mai. Entretien.

Profondément marquée à l'adolescence par Dalva, l'héroïne du roman éponyme de Jim Harrison, Juliette Ponce s'est souvenue de cette femme libre et connectée à la nature quand il a fallu donner un nom à sa nouvelle maison d'édition. Après des années passées dans d'autres maisons, où elle a édité de la littérature étrangère, elle monte une structure à taille humaine qui publiera dix titres par an, uniquement écrits par des femmes. Des romans et des textes de non-fiction pour mettre en avant des voix fortes et des regards différents sur le monde.

Quel est votre parcours et pourquoi créer une maison qui publie uniquement des textes de femmes ?

JULIETTE PONCE C'est une idée ancienne qui s'est affirmée avec le temps. J'ai vécu les sept dernières années à Londres, où le débat sur la place des femmes a été plus fort et plus généralisé qu'en France, y compris au niveau législatif. Je ne viens pas du milieu de la littérature, j'étais destinée à devenir ethnologue. Entre 1997 et 2002, j'ai vécu par intermittence au Chiapas avec des Indiens mayas, dans une société qui affirmait clairement les différences entre les hommes et les femmes dans la vie quotidienne. Au même moment, le zapatisme, alors très fort, confiait le pouvoir à des femmes dans les sections de la



Juliette Ponce
Éditrice

guérilla, ce qui entraînait en collision avec les modes de vie traditionnels. Ça a été une révélation. Je me suis ensuite lancée dans l'édition. J'ai travaillé chez Denoël puis chez Buchet-Chastel, où j'ai dirigé le domaine étranger pendant huit ans.

#MeToo a-t-il été un accélérateur pour votre projet ?

JULIETTE PONCE #MeToo a été un moment important, la question des abus et des violences faites aux femmes est centrale. Mais j'ai l'impression que celles de l'égalité et de la visibilité méritent aussi d'être mises en avant. Bien sûr, les femmes artistes, peintres ou scien-



Bruits d'édition

Juliette

Ponce, directrice éditoriale de littérature étrangère chez Buchet-Chastel depuis 2012 lance en mai sa propre structure, baptisée Dalva, qui ne publiera que des autrices.